

phérait à Rome, serait d'incendier la Basilique de Saint-Pierre. C'est là, le seul moyen, disait-il, d'en finir avec le catholicisme. M. Renan, comme vous le voyez, pense de même, bien qu'il emploie des expressions plus mitigées.

Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que le livre de *L'An ebrist* n'aura jamais le succès des ouvrages qui faisaient partie de la bibliothèque de M. Perkins et que viennent de se disputer tous les bibliophiles de France et d'Angleterre. Parmi ces ouvrages, on remarquait deux exemplaires de ce livre par excellence, de la Bible que M. Renan voudrait discréditer mais dont il ne parviendra jamais à diminuer l'autorité et le prestige : l'un des exemplaires était sur velin, l'autre sur papier. C'était la première édition de l'Écriture Sainte, le premier livre imprimé avec des caractères en métal, par Gutenberg et Faust (1650.) L'exemplaire sur velin s'est vendu 85,000 francs ; l'exemplaire sur papier, 67,250 francs.

Les docteurs allemands et M. Ernest Renan, si bruyantes que soient leurs publications, n'atteindront jamais non plus à la renommée qu'obtiennent sans la chercher, les religieux les plus humbles. Voici, en effet, que toute l'Europe catholique s'occupe d'élever une statue au Rév. M. de la Salle, le pieux fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes. Tous les départements de France ont tenu à envoyer leur obole. Et devant cet empressement, les vicaires-généraux de la Province se sont mis à la tête de comités pour recueillir les souscriptions dont le maximum a été fixé à 60 centimes. Le nombre des élèves instruits annuellement par les Frères des Ecoles Chrétiennes est de 300,000 au moins. Les études durent six ans, mais les étudiants se renouvellent plus souvent. On peut donc calculer que depuis le commencement du siècle, près de 9,000,000 d'enfants leur doivent leur instruction. Que tous ceux l'entre eux qui vivent encore donnent seulement deux sous, et l'abbé de la Salle aura un monument de la plus grande magnificence.

Le beau temps viendra-t-il ? Ne reviendra-t-il pas ? Telle est la question que l'on s'adresse depuis six semaines. Les orages succèdent aux orages, et bien que nous ne soyons pas en Amérique, nous avons eu de véritables cyclopes qui ont produit des désastres épouvantables. Pour le moment, l'atmosphère est pure, les vents du nord ont cessé de souffler, la pluie ne ravine plus les chemins et, dans les bois pleins de frissons, fauvettes et rossignols chantent.

Je ne puis entendre le chant du rossignol sans que ma mémoire évoque le souvenir d'un artiste qui s'était un jour donné la tâche de noter les modulations de cet oiseau. Ce n'était pas chose facile ; mais avec de la patience, on vient à bout de tout. Il reconnut ainsi dans le chant de cet oiseau vingt-quatre notes différentes bien distinctes, et quand il fut bien convaincu de sa découverte, il se reposa, en songeant à Dieu qui fit tant de choses en six jours et chôma le septième, en disant : " En voilà assez." Cet artiste, en répétant entre ses dents le chant du rossignol qu'il avait fini par apprendre par cœur, se demanda très sérieusement si pareille découverte ne méritait pas les palmes académiques.

Le fait est, se disait-il, que M. un tel est de l'Académie des sciences parce qu'un jour il s'est imaginé de compter les œufs d'un hareng ou d'une carpe ; M. X... est de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour son travail sur le grand désert, où il a compté les pierres de la grande pyramide et déterminé la distance qu'il y a entre le sommet de chacune des deux, laquelle à ce qu'il paraît, représente, multipliée par le carré de je ne sais plus quoi, la distance existant autrefois entre le tombeau de Sesostris et l'endroit où gisaient les trésors royaux.

Un de ses amis, à qui l'artiste avait fait part de ses desirs, essayait de le détourner de cette voie. Il l'engageait à suivre son art, à travailler à un opéra depuis deux ans sur le chantier, à poursuivre l'étude de l'orgue où il était d'une force extraordinaire, afin d'obtenir celles de Saint Eustache dont il avait eu envie. Rien ne touchait plus son âme. Il avait trouvé les vingt-quatre notes du chant du rossignol, et tout le reste n'était plus rien.

J'ai révélé Dieu, s'écriait-il parfois dans son fol enthousiasme. C'était en effet, de la folie, une folie dans le genre de celle du collectionneur qui rattache le destin des empires à la possession d'un gaboulet sur lequel Horace ou Tibul aura modelé quelques sons amoureux. Eh bien ! on avait fini par flatter la manie de cet artiste, et tout le monde s'extasiait sur sa découverte.

Un jour, il emmène à la campagne quatre artistes de premier ordre parmi lesquels Meyerbeer, pour les convaincre de l'exactitude de sa transcription. Quel triomphe ! Ce qu'il avait noté était la réalité, la voix de l'aimable oiseau, l'œuvre de Dieu écrite sur du papier. Meyerbeer mit le papier dans sa poche d'un air rêveur, lui aussi était gagné à la toquade de son ami, et dès le lendemain il le prônait à son tour. Cela fit la trainée de la poudre, et, peu de temps après, on nommait notre homme à l'Institut.

Hélas ! il en est ainsi pour beaucoup de choses en ce monde. On se donne un mal infini afin de faire sérieusement sa position, et un misérable incident vient tout déranger. Le trouveur du chant du rossignol fit évincer plusieurs compositeurs de haut mérite, il leur fallut attendre de longues années, après que la vogue frivole s'était attachée à un farceur. Qui est-ce qui n'a pas rencontré sous ses pas, barrant son chemin, faisant avorter ses projets, au moins un trouveur du chant du rossignol.

Ceux-là encombrant sans relâche les avenues de la Fortune. On ne les croit pas dangereux, et ils vous passent sur le dos. " Il fallait un calculateur pour cet emploi, et ce fut un danseur qui l'obtint."

Beaumarchais, qui était un grand adaptateur, a dû trouver cette vérité-là dans Salomon.

Les *cockneys* européens sont en ce moment-ci dans la joie. L'arrivée du Shah de Perse les ravit en extase ; il y avait si longtemps que leur yeux n'avaient joui de la vue d'un monarque oriental. Un de mes amis qui arrive de Belgique m'a raconté tous les détails de l'arrivée du Shah à Bruxelles, et je ne puis résister au plaisir de vous les communiquer. Sa Majesté Nasser-Eddin est entré à trois heures quarante minutes dans la capitale de la Belgique. Les ministres, le gouverneur du Brabant, le président du conseil provincial, le bourgmestre de Bruxelles et un grand nombre de généraux s'étaient rendus à la gare où le roi et son fils sont arrivés quelques minutes avant le train.

Le Shah, nous a dit notre ami, est un assez bel homme, légèrement corpulent, à la figure énergique et calme, fortement basané—ou brillent deux yeux noirs dont le regard a une singulière profondeur. Il porte une forte moustache noire. Il marche pesamment avec un balancement tranquille qui n'est pas sans majesté.

Le Shah était en petit uniforme, il portait un bonnet d'astrakan noir très simple et une tunique de drap noir, sur laquelle brillaient d'énormes diamants, disposés en collier monumental.

Son sabre recourbé, dont le fourreau est enrichi de splendides pierreries, a pour poignée un faisceau, de brillants, de rubis, de saphirs et d'émeraudes. Ce sabre merveilleux est suspendu au ceinturon par une série de gros diamants rattachés les uns aux autres à la façon des chapelets. Le Shah et le roi des Belges se sont rendus au milieu d'une foule immense au palais royal. Un peloton de guides ouvrait la marche. Ensuite, précédée de quatre piqueurs, en grande livrée de gala, venait la voiture royale, magnifique landau où se tenait le roi des Belges et à sa droite le Shah de Perse. Ce dernier a répondu aux acclamations de la foule par de petits saluts tranquilles et bienveillants qui ont été très goûtés, car on prétendait que rendre un salut était au-dessous de Sa Majesté persane. A la suite de la voiture royale venaient de grandes voitures fermées, à livrées de gala, occupées par les principaux dignitaires de la cour persane et les officiers de l'état-major du roi et du comte de Flandres. Un second peloton de guides suivait au galop. A quatre heures et demie, le roi, le monarque oriental et sa suite entrèrent au palais de Bruxelles.

Permettez-moi maintenant d'ajouter à ces détails quelques renseignements particuliers sur " le Roi des Rois."

Sans être précisément myope, Nasser-Eddin se sert d'un pince-nez, de lunettes en or, qu'il fait passer adroitement par-dessus son bonnet en drap noir moutonné. Lors de son entrée solennelle à Moscou, il lorgnait la population et mettait parfois ses lunettes. Le Shah ne porte pas d'éperons. Pendant les trois jours qu'il a passés à Moscou, il a paru dans sept costumes différents. Les garnitures en diamants en constituent les variantes.

Par suite d'une fiction ingénieuse, le Shah voyage sans se détacher du sol persan. Tous les jours, on met dans ses bottes de la terre persane, dont une provision, renfermée dans un grand coffre, l'accompagne partout.

Nasser-Eddin ne porte pas de linge, ne se déshabille jamais entièrement pour la nuit, il couche par terre, comme un nomade sur un tapis, et son entourage fait de même. Il réveille ses serviteurs en leur donnant des coups de pied. Cela ne les empêche pas de s'asseoir ensuite à côté de lui, les pieds accroupis sur le tapis, et cela ne les a pas empêchés, deux fois de suite, de manger son déjeuner. Tout cela constitue un incroyable mélange de familiarité et de despotisme.

Depuis l'avènement de M. le maréchal de Mac-Mahon à la présidence de la république française, les journaux ont répété à l'envi les mots héroïques de cet homme illustre. Tous ont rappelé sa phrase magnifique en réponse à Pélissier. Le futur duc de Malakoff écrit au futur duc de Magenta entré sur la brèche le premier :—Vous allez vous faire tuer. Revenez. Et Mac-Mahon répond :—J'y suis ; j'y reste.

Il y a une lettre de Mac-Mahon, lettre inconnue et que j'ai pu me procurer encore plus admirable que ces quatre mots. C'était le soir de la bataille de Magenta. La plaine sombre était couverte de morts frappés tous par devant, pour la gloire de la journée, le général Mac-Mahon, et lui avait dit :—Vous êtes maréchal de France et duc de Magenta.

Revenu dans sa tente, Mac-Mahon resta seul. Il y a certaines heures où l'homme, arrivé au faite des grandeurs humaines, aime à repasser sa vie entière. Peut-être celui qui venait d'inscrire un nom de plus à la page d'airain où se lisent Austerlitz et Marengo, peut-être se rappelait-il le jour où, après dix ans de grade de capitaine, il voulait donner sa démission. Or, à cette époque de sa vie, le nouveau maréchal avait servi en Afrique sous les ordres de Changarnier qui était resté son ami. Alors il songe à lui annoncer sa fortune, et lui écrit ces quelques lignes, dignes d'un héros de Plutarque :

" Mon maître,
" On m'a dit d'aller à gauche, j'ai été à droite. Il paraît que j'ai sauvé la France. Je suis maréchal et duc. A vous merci.
MAC-MAHON."

Je parlais tout à l'heure de Pélissier. Lui aussi doit avoir sa place dans cette histoire des mots héroïques. Celui que je vais raconter est peu connu. C'est plutôt un acte de sang-froid admirable après un accès de colère.

Le maréchal était gouverneur de l'Algérie. Or, un matin, il se leva de mauvaise humeur, souffrant d'une ancienne blessure, pour aller passer une revue commandée la veille. Il monte à cheval et arrive sur le front de bandière.

Pélissier avait ordonné que tous les officiers eussent leur revolver chargé. Il commence l'inspection. Or, un jeune lieutenant de chasseurs d'Afrique, était arrivé en retard après un congé, et il n'avait pas eu le temps de prendre le costume réglementaire. Pélissier, déjà de mauvaise humeur, remarqua la mauvaise tenue de l'officier. Mille tonnerres ! cria-t-il, en voilà un qui est obéissant. Nous allons voir ! nous allons voir ! Et il pousse son cheval en avant pour se rapprocher du lieutenant. Par malheur, le cheval du maréchal butte contre une pierre, et, dans la secousse, le chapeau à plumes blanches de Pélissier roule à terre. Le jeune officier ne put retenir un sourire.

A cette vue, Pélissier sent la colère lui monter au cerveau. Il enfonce les éperons dans le ventre de son cheval, et, du bout de sa cravache, effleure la joue du lieutenant. Celui-ci devient horriblement pâle, arrache son revolver de ses fontes, et, à bout portant, tire sur Pélissier un coup de feu. Le pistolet rate.—Deux jours de salle de police à monsieur ! dit froidement le maréchal. Il a des armes en mauvais état.

Et il passe. Le lendemain, le lieutenant recevait à la salle de police la lettre suivante :

" Monsieur, je vous ai offensé, je vous en demande pardon.
PÉLISSIER."

Le lieutenant s'appelait Marceau. J'ignore ce qu'il est devenu. On m'a dit qu'il vivait encore.

Je ne peux me résoudre à finir ma lettre sans vous raconter le trait d'un simple grenadier de la Garde, à Montereau. Napoléon I voit, vers quatre heures du soir, un grenadier à cheveau gris, au visage coururé, et ayant un œil de moins. Il s'approche et lui dit :—Combien de fois as-tu été blessé ?—Dix-sept fois !—Où as-tu perdu ton œil ?—A Austerlitz. Et tes quinze autres blessures ?—En six ans, à Ulm, Bautzen, la Moskowa et Leipzig.—Tu n'es pas décoré ?—Non sire.—Eh bien ! tu l'es.

Le grenadier devient pâle, déchire avec ses dents un morceau de sa flanelle rouge et la passe à sa boutonnière en disant :—Maintenant, sire, je vais me faire tuer.

Deux heures après il était mort. Qu'on nous permette de poser une question aux prétendus philosophes et aux théoriciens du cosmopolitisme. Est-ce que toutes ces choses-là qui font frissonner et pleurer existaient, si le monde, ô pauvre métaphysicien ! adoptait votre infâme devise :

" La patrie n'est qu'un mot !"

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Les nouvelles de France durant la semaine dernière, ont été sans importance. On ne s'occupe en ce moment que du Shah de Perse qui a été reçu à Paris avec enthousiasme. Quand bien même il n'y aurait que ses diamants, c'est bien assez pour qu'on désire le voir. C'est bien le shah le plus heureux qu'il y ait au monde.

En Italie la crise n'est pas finie, aucun gouvernement n'a pu être formé encore. Minghetti a échoué et le comte de Cambray Digny n'a pas été plus heureux. Victor-Emmanuel n'est pas sur un lit de roses. S'il y a des élections les radicaux pourraient bien l'emporter, et alors qu'arrivera-t-il ?

Les tremblements de terre qui se font sentir en ce moment dans certaines parties de l'Italie jettent partout l'épouvante. C'est dans les environs de Bellune surtout que les secousses ont été violentes, les eaux des lacs voisins sont devenues agitées et bouillantes.

LIGNE DE VAPEURS DE LA MALLE ROYALE.

L'un des plus agréables voyages qu'on puisse faire est celui de Montréal à Ottawa. Pas en hiver, va-t-on dire immédiatement ; non, c'est vrai, le voyage en hiver par les chars est très-long et très-ennuyeux, mais en été, par les magnifiques bateaux de la Malle Royale, c'est un véritable voyage de plaisir. Rien de plus beau, de plus varié que le panorama qui se déroule aux regards du touriste, rien de mieux que la manière dont les voyageurs sont traités à bord des bateaux de la Compagnie. Nous conseillons à ceux qui ne savent où aller pour trouver réuni tout ce qui rend un voyage agréable, d'aller à Ottawa par les bateaux de la Malle Royale. Sans compter qu'Ottawa est une ville qui mérite d'être vue.

TESTAMENT DE SIR GEORGE.

Le *Canadien* dit que le testament de Sir George Cartier est une tache sur sa mémoire. Nous sommes de son opinion et nous publierons ce testament dans notre prochain numéro.

FAITS DIVERS.

FOLIES AMOUREUSES.—Auguste Stahl Nadler et Edouard Buehler, le premier Allemand, le second Alsacien, étaient cousins et demeuraient à Newark. Tous deux étaient éperdument épris d'une jeune veuve, Mme Barbara qui, justifiant trop son nom, ne voulait pour mari ni de l'un ni de l'autre. Auguste désespéré proposa à son cousin de finir leurs tourments respectifs en s'empoisonnant. Edouard accepta, et les jeunes gens partirent pour Waverley en emportant deux doses de laudanum. Le moment solennel arrivé, Auguste avala sa dose et Edouard, après un moment de réflexion, répandit la sienne à terre et revint tranquillement à Newark. Une enquête a dû être faite sur le corps d'Auguste. Il paraît qu'en apprenant sa mort, la belle Mme Barbara a haussé les épaules et laissé échapper le mot : Imbécile !

RASOIR CONJUGAL.—George Gazman, commis-voyageur pour une maison de bijouterie, demeurant à Astoria, avait eu avec sa femme quelques difficultés à la suite desquelles les époux sont restés séparés pendant plusieurs mois. Mais ces jours derniers la femme écrivit à son mari, lui donnant un rendez-vous pour mardi en vue d'arriver, si possible, à une réconciliation. George fut exact au rendez-vous, et le soir il emmena promener sa femme. Parvenus à quelque distance d'Astoria, les promeneurs s'assirent sur le bord de la route, et la femme, appliquant soudain un mouchoir imbibé de chloroforme sur le visage de son mari, de l'autre main le frappa dans la gorge avec un rasoir. George se débarrassa du mouchoir et courut tout sanglant à la prochaine station de police où il déposa une plainte contre sa femme, qui a été arrêtée. La prisonnière dément le récit de son mari. Malheureusement pour elle, un rasoir appartenant à son père a été ramassé à l'endroit où la tentative a été commise.

NOS GRAVURES.

MINE UNION.

Cette mine située dans un des endroits les plus pittoresques et les plus charmants de Terrence a été découverte, il y a neuf ans. Elle donne du cuivre et du nickel en abondance.

LE SHAH DE PERSE.

Nos lecteurs trouveront dans la correspondance parisienne des détails intéressants sur ce fameux shah.

LE PERROQUET.

Autrefois chaque famille noble ou riche avait ses oiseaux apprivoisés. Les dames sortaient portant sur leurs épaules ou sur les mains de jolis perroquets ou autres oiseaux d'un grand prix. C'était de bon ton, et un moyen de distraction.

BÂTISSSES DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE VIENNE.

Nous avons déjà donné une description de ces bâtiesses immenses qui ressemblent à une petite ville. Nous publierons quelque chose de plus dans notre prochain numéro.

LES PRISONNIERS DANS LA COUR DU PÉNITENCIER DE KINGSTON.

Cette gravure ne demande pas d'explications. Il est facile de voir à quels ouvrages sont occupés les prisonniers. Les uns travaillent le bois, d'autres cassent de la pierre. Ils travaillent par escouades sous l'œil des gardiens qui ne les perdent pas de vue.